REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Ire Année GENÈVE, Octobre 1910 No 10

SOMMAIRE :

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, Rue du Vieux-Collège, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Organe de la Société Moderniste Internationale.

Paraît chaque mois en livraison de 40 pages environ.

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : 10 Fr.

pour tous pays.

LE NUMÉRO SÉPARÉ : 1 Fr. 50

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège, 4 — GENÈVE

La Revue compte des collaborateurs et des correspondants en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Espagne, en Belgique, en Russie, en Roumanie et en Amérique. Nous ne donnons pas la liste de leurs noms, car elle ne saurait être complète, étant donné que plusieurs d'entre eux, et parmi les principaux, sont encore obligés de se cacher sous un pseudonyme.

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

Nous prions nos collaborateurs qui écrivent dans un idiome autre que le français de bien vouloir nous adresser leurs communications, en très lisibles caractères latins.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Pour la France, on peut s'abonner à la Revue à la Librairie E. Nourry, 62, rue des Ecoles, 62, Paris.

Für Deutschland und Österreich-Hungarn besorgt das Abonnement der Revue die Krausgesellschaft in München. Man richte die Bestellung an deren Expedition, Auenstrasse 14 I, München.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1910. — N° 10.

LETTRES OUVERTES A UN RÉVÉREND PÈRE BÉNÉDICTIN

Quatrième lettre.

L'autonomie de l'histoire. — Le pragmatisme historique dans l'histoire des saints, des miracles et des reliques. — L'histoire de l'Eglise et l'organisation du pieux mensonge.

Paris, 14 juillet 1910.

Mon Révérend Père,

Comme vous me le faites observer, vous voilà suffisamment édifié sur l'attitude des modernistes en face de la science et sur les espérances qu'ils y fondent. Vous avez hâte de savoir, me dites-vous, s'il y a une histoire moderniste.

L'ironie, si toutefois elle fut dans votre intention, tombe mal à propos. Pour les modernistes, et sur ce point ils sont tous d'accord, l'histoire ne doit être ni doctrinaire ni confessionnelle, mais uniquement un miroir de la vérité [1]. L'histoire dite catholique, conçue pour l'édification, précédée de nombreuses approbations d'évêques et d'abbés, parfois d'une lettre de la secrétairerie romaine, récompensée par une vente à gros tirage, leur répugne infiniment. Dans la signature des travaux ou des ouvrages scientifiques, beaucoup de prêtres distingués ont

[1] ****Le Programme des Modernistes*, Paris, Nourry, 1908, in 12.

renoncé à accompagner leur nom de leur qualité d'ecclésiastique. Ils craignent qu'elle ne fasse douter de leur science et de leur sincérité.

Vous me direz, peut-être, que les Pères de votre ordre ont toujours, pour leur part, conçu l'histoire comme une science autonome, ayant ses méthodes propres et uniquement soucieuse de vérité. Et je ne disconviendrai pas qu'ils aient rendu de grands services à l'histoire, ni même qu'ils aient grandement contribué aux progrès des méthodes critiques. Certes, ils avaient bien vu où elle devait tendre; mais, en fait, on pourrait citer maintes circonstances où des membres éminents de l'ordre de saint Benoit ont dû faire céder la vérité historique devant les exigences d'une apologétique de commande.

En voulez-vous un exemple ? Vos anciens Pères de Vendôme conservaient dans leur église une larme de N. S. J.-Ch. et, pendant la période d'ostension, qui était fort longue et comprenait plusieurs dimanches, attiraient ainsi chez eux un grand nombre de fidèles des paroisses environnantes. L'abbé Thiers, curé de Vibraie, leur voisin, chagrin de voir son église ainsi désertée, consacra à la dite larme une étude historique où il en démontrait magistralement la fausseté. Vos premiers Pères, très contrariés, obligèrent le père Mabillon à lui répondre.

Ce grand homme n'essaya point de démontrer l'authenticité de la relique; mais d'établir que les principes du sieur Thiers, comme ils l'appelaient avec un faux dédain, entraîneraient nécessairement la suppression d'un nombre infini de reliques dans la chrétienté. Cependant ces principes étaient ceux mêmes que le Père Mabillon avait formulés dans sa fameuse dissertation sur le *Culte des Saints inconnus*.

Quant à la substance de sa malheureuse réfutation, elle est enfermée dans ces quelques lignes tombées de sa plume : « Les Reliques, qui ne sont pas en effet véritables, sont en quelque façon les mêmes choses que les véritables,

au moins par la représentation [1] », et encore : « Quand on se tromperait à l'égard de quelque relique, je ne crois pas que ce fut un culte superstitieux, si l'objet que l'on tient de bonne foi pour avéré, est digne de vénération, c'est-à-dire si l'on croit de bonne foi que cette relique soit d'un saint, qui soit reconnu pour tel dans l'Eglise [2] ».

A ce compte, qui ne voit que les os d'un bandit peuvent être en quelque façon une représentation des véritables ossements de quelque saint ? Mais, surtout, qui ne voit avec quel mépris on tient l'histoire à laquelle on interdit, en fait, de rechercher sincèrement la vérité des reliques qu'on expose à la vénération des fidèles. Il faut, nous dit-on, laisser de telles discussions à la connaissance de Dieu [3].

C'est au fond la légitimation du pieux mensonge, en raison même de sa multiplicité. Il ne faut pas examiner ni suprimer les reliques de la vraie croix par crainte de supprimer les véritables [4], alors qu'il n'y en a aucune de véritable!

Cette attitude déplorable, cette sorte de pragmatisme historique, a permis à un nombre infini d'inventeurs de fausses reliques, de fabricants de faux miracles, de rédacteurs de fausses chartes; faux privilèges, faux titres de propriétés, fausses indulgences, de pulluler dans l'Eglise. Les vies des saints impudemment forgées sont innombrables. Combien de fausses histoires apostoliques! Personne n'ignore plus aujourd'hui que fausses sont les *Fausses Decrétales,* fausse la *Donation de Constantin...* et cependant c'est sur ces documents apocryphes que l'on a édifié les plus considérables privilèges de la Papauté.

Les modernistes, non seulement sont résolus à écrire

[1] *Lettre d'un Bénédictin à Monseigneur l'Evêque de Blois touchant le discernement des anciennes reliques.* Paris, 1700, in-8°, p. 20-21.

[2] *Ibid.*, p. 19.

[3] *Ibid.*, p. 13.

[4] *Ibid.*, p. 10-11.

une histoire entièrement sincère, mais ils en ont mesuré les conséquences. Ne faudra-t-il pas alors supprimer, avec les reliques corporelles du Christ et de la Vierge, toutes les reliques de la Passion, renoncer à la fable de N.-D. de Lorette, rejeter la très douteuse apparition de La Salette, en un mot, abolir une infinité d'autres cultes également superstitieux ? Ils le croient.

Ne faudra-t-il pas interdire une infinité de vies de saints, cependant d'un ton fort pieux et fort édifiant ? Ils ne le nieront point.

Ne faudra-t-il pas déclarer que maints privilèges des papes, pour ne parler que de ceux-là, sont sans fondements historiques et réclamer, au nom des églises particulières, leurs anciens droits usurpés ? Ce sera, diront-ils, rendre au souverain Pontife le droit de prendre pour assesseurs deux conseillers divins, la Raison et la Vérité, et rendre du même coup aux évêques, aux prêtres et aux fidèles une sainte liberté.

En somme, vous le voyez, mon Père, pratiquer l'entière sincérité en histoire, c'est préparer une révolution intérieure, dans le catholicisme.

Je comprends très bien que la vieille orthodoxie s'efforce d'écraser toute tentative d'histoire sincère; mais le pourra-t-elle longtemps ?

L'histoire des Juifs, comme l'on disait jadis, l'histoire du peuple d'Israël a été laïcisée. Le plus savant et le plus complet des commentaires des quatre Evangiles est de l'ancien abbé Loisy, aujourd'hui hors de l'Eglise. L'histoire de la Question Biblique a été mise à la portée de tous, par la plume alerte d'un écrivain savoureux, M. A. Houtin.

Demain, des laïques nombreux reprendront l'histoire de l'Eglise et dénonceront sans crainte tous les faux dont elle a vécu.

Tous les progrès de l'histoire de l'Eglise, à l'intérieur et au dehors du catholicisme, quoi qu'on en ait, abou-

tiront nécessairement au triomphe du modernisme et tout d'abord à la déconsidération de l'index et à la ruine de la vieille orthodoxie. P. SAINTYVES.

RÉFORME OU RÉVOLUTION ?

Quand, par volonté de Dieu et de l'Autriche, l'ex-curé de Riese fut élevé au pontificat, sa carrière jusqu'alors exclusivement ecclésiastique, son activité pastorale assez restreinte, la légende établie de ses sentiments charitables, avaient fait penser à beaucoup qu'un pape tout « religieux » allait succéder à un pontife docte, diplomate, humaniste et poète. Les paroles de saint Paul, dont il avait fait sa devise : *instaurare omnia in Christo* « restaurer toutes les choses dans le Christ », semblèrent justifier cette première impression. Les temps étaient mûrs pour l'œuvre magnifique. Les splendeurs factices, dont l'habile diplomatie de Léon XIII avait nimbé le front de l'Eglise, ne leurraient plus personne; on sentait bien que, pour être géniale, la création de ce pape ne plongeait pas ses racines profondes dans l'âme même du siècle. Trop théâtrale, décorative, presque choréographique, la religion, qu'il était de bon ton d'afficher, paraissait plus apte à figurer dans la liste des coutumes mondaines qu'à faire vibrer les cordes secrètes de l'être. Beaucoup éprouvaient donc le besoin de dégager le sentiment religieux de la gangue épaisse des superfétations caduques et des excroissances parasites, de le spiritualiser pour le rendre plus assimilable à la conscience, de le ramener au cœur même de l'homme pour le mettre à l'abri de tout attentat scientifique et critique, d'en faire une valeur morale plutôt qu'un instrument politique, une flamme d'amour plutôt qu'une étiquette de caste, une vie plutôt qu'un programme. Certes, la religion, première entre toutes les choses, avait

besoin d'être restaurée dans le Christ, et l'on attendit de Pie X la bienheureuse réforme. Hélas, les événements ne montrèrent que trop combien cette espérance était vaine! Les innovations ne firent pas défaut, sans doute, mais elles furent dirigées contre ces exigences, contre ces espoirs!

Les vibrantes paroles de saint Paul n'avaient évidemment pas la même signification pour Pie X que pour nous. Le Christ du pape n'était point le prophète que l'Evangile nous dévoile, tout frémissant de vie et de foi, animé d'un souffle libertaire, revendiquant l'autonomie de la conscience vis-à-vis des prescriptions talmudiques, exaltant les publicains et les courtisanes au-dessus des prêtres et des docteurs, l'amour au-dessus de tous les droits, la sincérité au-dessus de toutes les croyances! Le Christ dont parlait le pape, c'était l'implacable inquisiteur qui avait dicté les pages les plus sombres de l'histoire de l'Eglise, armé le bras des tortionnaires, étouffé dans le sang les libres élans de l'esprit, jeté à pleine voix l'anathème et la menace. C'était le Christ de la tradition papale, ce farouche vengeur des croyances orthodoxes, qu'on avait pris pour piédestal afin d'élever jusqu'aux nues le siège apostolique, et dérober à Dieu le monopole de la vérité et l'hégémonie théocratique. Ainsi ce pape qu'on avait assuré « religieux » ne fut en réalité qu'un vulgaire politicien, trouvant bons tous les moyens pour faire accepter son Eglise et se servant d'elle pour imposer à tous sa propre autorité, en se substituant, d'une part, aux évêques, et de l'autre, à la conscience. Au lieu d'être le grand ouvrier de la régénération chrétienne de la société, il se présenta comme une idole dont il fallait guetter et recueillir, le front dans la poussière, les moindres paroles. *Instaurare omnia in Pontifice,* voilà sa véritable devise! Les conséquences de cette nouvelle orientation religieuse furent les plus lamentables. La douce religion se raidit dans une rigide et morne orthodoxie, la persuasion céda la place à la violence; l'amour fraternel fut remplacé par la dénon-

ciation réciproque; la libre recherche scientifique fut supprimée au profit d'une science limitée et dûment expurgée; les encycliques et les syllabus se substituèrent au sermon sur la montagne et aux divines paraboles. Ainsi le monde se sépara toujours davantage de l'Eglise; l'Eglise se transforma en une secte; le christianisme était détrôné par le cléricalisme. De gras prélats, pleins d'onction, s'échauffèrent à froid pour défendre les intérêts de cette Eglise qui coïncidaient, par un merveilleux hasard, avec les leurs propres; des « athées orthodoxes », à la bouche dorée, furent proclamés *defensores fidei* attitrés, tandis qu'on persécuta et excommunia tous ceux qui, épris d'un idéal de religiosité bien plus intime et plus sincère, s'efforçaient aussi, comme le divin maître, de placer les revendications de la conscience au-dessus des calculs de l'autorité.

Pie IX avait jadis, dans son syllabus, condamné l'opinion de ceux qui croyaient possible la conciliation de l'Eglise et de la civilisation moderne. Si absurde que parût une telle doctrine, toute l'activité de Pie X la justifie, hélas, amplement. Déjà le dogme de l'infaillibilité qui fait, d'un unique individu, l'alpha et l'oméga de toute la vérité et le foyer de toute la lumière du monde, avait mis la papauté en contradiction choquante avec l'esprit moderne, esprit d'un monde en plein travail de gestation, qui se forme lui-même au moyen de recherches pénibles, d'efforts patients et douloureux vers le vrai. Et ce vieillard moyenâgeux a étonnemment ignoré que ce monde-là était plus que jamais jaloux de ses conquêtes, en même temps que foncièrement pénétré du caractère relatif de toutes connaissances, fondement de la tolérance religieuse et de la paix civile. Que penser de ce prétendu don d'infaillibilité qui, au lieu de servir à guider l'humanité vers des destinées sublimes, ne sert qu'à condamner les plus nobles aspirations de l'âme actuelle, à momifier l'esprit dans des spéculations du XIIIme siècle, à confondre la

cause de l'Eglise avec celle des royautés agonisantes, à s'opposer à la marche ascensionnelle de la démocratie ? Cette infaillibilité, déjà si malsonnante à notre époque, quand bien même le pape serait le plus inlassable inspirateur du progrès, ne devient-elle pas une amère ironie quand on s'aperçoit que l'Eglise se trouve en réalité bien plus éloignée de la vérité que beaucoup d'institutions humaines, moins prétentieuses mais plus bienfaisantes ? Ainsi, comme les feuilles que détache le vent d'automne, tombèrent les espérances de réforme qui avaient verdoyé un moment à notre horizon. Bien loin d'unir à la vie la vieille institution chrétienne l'on coupa avec frénésie les derniers liens qui les rattachaient; on matelassa toutes les fenêtres plutôt que de sentir le frisson printanier qui traversait la terre. Les mots seuls de *nouveauté,* de *moderne,* parurent tellement suspects que les prêtres qui osèrent les prononcer furent accusés et punis. Et pour prévenir la moindre éclosion d'idée nouvelle, et par cela même dangereuse dans l'esprit du jeune clergé, on eut soin d'interdire aux séminaristes tout contact avec la pensée moderne. Or, si ces mesures pontificales produisent leur entier résultat, non seulement d'ici à peu de temps, les réformes particulières deviendront impossibles, mais la mentalité qui prévaudra dans l'Eglise n'aura plus rien de commun avec la nôtre, il s'agira d'états d'âmes avec lesquels il serait vain d'essayer toute fusion. Nous devons l'empêcher de toutes nos forces; nous devons, par amour du progrès humain, par pitié, et pour obéir à l'appel impérieux de Dieu qui nous montre là une sublime mission religieuse à accomplir, disputer à la mort intellectuelle et morale ces innombrables victimes! L'heure que nous traversons est tragique comme une page de l'Apocalypse. Quelque chose de nouveau va surgir et nous sommes les artisans de cette transformation du monde. Il serait impie de se soustraire à cette tâche divine; il serait indigne d'hésiter, de calculer, de perdre son temps et ses forces

dans la contemplation stérile quand le moment nous presse d'agir. Nous nous trouvons aujourd'hui, et pleins d'angoisse, à un carrefour de l'existence. D'un côté, nous sentons que la vie dans l'Eglise est désormais impossible et que mieux vaudrait s'en aller par le vaste monde, vivre au grand soleil au milieu de l'humanité libre qui travaille rudement, mais qui chante. D'autre part, nous savons qu'abandonner l'Eglise signifie vouer à une perte définitive et certaine des trésors d'expériences humaines et religieuses, mille traditions domestiques et nationales, mille doux liens de solidarité spirituelle. Or tout ce précieux héritage est gaspillé par un souverain inapte et inepte, asservi à la cause de la réaction par une certaine camarilla et soustrait à la communauté, qui en est la propriétaire légitime, pour être employé au plus grand avantage de quelques favoris. L'Eglise se trouve dans le cas d'un Etat où le roi et son gouvernement se seraient rendus coupables d'une mauvaise administration du trésor public, où le caprice aurait remplacé la loi, où règnerait la terreur, où une poignée de privilégiés opprimerait la grande masse du peuple. Quand les choses en sont arrivées à ce point, les réformes deviennent impossibles et surtout insuffisantes, c'est le régime entier qui est corrompu, et un régime ne se modifie qu'en le remplaçant par un autre. La Révolution, voici l'extrême mais unique remède aux gouvernements oppresseurs et absolutistes. Jamais l'autorité n'a cédé spontanément le moindre de ses droits; c'est, hélas! toujours par la force que les citoyens ont conquis leurs libertés, tant sur le terrain social que politique.

Jamais le pape ne consentira à limiter son pouvoir au bénéfice des fidèles ou des évêques; c'est par la force qu'il faudra lui arracher la liberté de conscience, que nous revendiquons avec tant de douleur. C'est l'armée qui décide de la destinée d'un pays en révolte; c'est encore ici l'armée, c'est-à-dire les prêtres, qui, dans l'Eglise, accompliront la Révolution. Les prêtres qui sont, parmi tous les fidèles,

les plus opprimés, les plus persécutés, les plus méprisés, se feront les vengeurs des droits de l'humanité, de la conscience, de la vie, qu'on a foulés aux pieds. L'avenir nous dira quelle forme assumera cette révolte du clergé, mais elle nous paraît inévitable. Le feu couve sous les cendres; le jour où éclatera l'incendie, plusieurs seront surpris de ne s'être doutés de rien.

La clameur de révolte qui sort de milliers de poitrines secoue les institutions comme le souffle de la rafale ravage les forêts séculaires; il y a des mouvements d'opinion qui sont plus puissants et destructifs que les armes meurtrières et les combats sanglants.

Ce jour-là, au chant de la Marseillaise de l'Esprit, le clergé détruira cette dernière Bastille de la conscience, en restaurant véritablement toutes les choses dans le Christ, mais le Christ de l'Evangile, le Christ de la liberté et de l'amour.

Palerme. SPARTAQUE.

VARIÉTÉS

J.-K. Huysmans.

Notes et souvenirs.

Il me semble que je le revois encore, non pas rue Saint-Placide où il habita après avoir quitté Ligugé (Vienne), mais 11, rue de Sèvres, à Paris. Pour aller chez lui, il fallait passer par une porte, traverser en partie une cour fort triste, tourner à gauche et monter plusieurs étages. On sonnait; et c'était lui-même qui venait ouvrir. L'accueil était simple, cordial. On s'asseyait et l'on causait.

Les murs de la pièce étaient couverts de choses d'église; des chasubles y pendaient avec d'autres ornements sacerdotaux. De vieux saints de bois ou de pierre, plus ou moins défigurés par les

ans, se dressaient çà et là. Sur la table de travail, un ou deux gros chats s'installaient, en maîtres.

*
* *

Je me souviens, comme si elle était d'hier, d'une visite que je lui fis, il y a déjà plus de 11 ans, en février 1899.

Dans le supplément de la *Croix* de Paris un article venait de paraître, où il n'était point ménagé et où était niée ou mise en doute la sincérité de sa conversion au catholicisme.

Savez-vous, lui dis-je, que la *Croix* conteste votre conversion?

— Non. Peu m'importe, d'ailleurs. Est-ce dans un article? Et quand?

— On vous y a consacré un article de plusieurs colonnes, tout dernièrement.

— Est-il signé?

— Oui, il est d'un abbé Belleville qui collabore, de temps en temps, à l'*Univers*.

— Mais il ne me connaît pas, ce Belleville! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu. Peut-être même n'a-t-il pas lu une seule ligne de moi. Et pourtant il ose parler de ce qu'il ignore! Mais sur quoi se base-t-il pour nier la sincérité de mon adhésion à la foi chrétienne? Quels sont ses arguments? Quelles sont ses preuves?

— Il paraît s'effaroucher beaucoup de votre genre littéraire et de la tournure de votre esprit, plutôt porté à l'irrévérence, même envers les choses et les gens d'église. Au surplus, il vaut mieux que vous lisiez vous-même l'article.

— Je n'en ai nul souci.

Alors Huysmans partit à fond de train contre l'inintelligence et l'étroit horizon du clergé. Il alla jusqu'à comparer les prêtres à des taupes. En terminant, il s'écria : « Cette *Croix!* Quel journal! Quand il y a une saleté à faire, elle est toujours prête, elle n'hésite jamais. Il faut croire qu'elle n'a été créée et mise au monde que pour cela ».

Pour parler de la *Croix,* il était devenu plus caustique. « Croyez-vous, lui dis-je, que le clergé régulier soit, en quelque façon, supérieur au clergé séculier? » Je m'attendais à un panégyrique du monachisme. Aussi quel ne fut pas mon étonnement! « Les moines, répondit-il, il y en a d'intelligents; mais il y en a aussi de tout à fait nuls. Parmi eux, comme dans le reste de l'humanité, les

intelligents ne sont pas les plus nombreux. Et comment en pourrait-il être autrement! Pour être moine, on ne subit ni concours, ni examen intellectuel; il suffit d'une certaine probation morale et d'un certain bagage religieux. Pour faire des génuflexions et des saluts, pour chanter ou psalmodier au chœur, pour prier, pour se livrer à la méditation ou à la contemplation dans une cellule, ni le génie, ni le talent, ni la science ne sont nécessaires. L'entraînement ou l'habitude suffit à cela.

D'ailleurs, fût-on naturellement fort intelligent, quand on a mené ou subi, durant dix, vingt, trente, quarante, cinquante ans, la vie monastique, quand on s'est longtemps, dans un cloître, séquestré, isolé du monde, on a forcément le cerveau rétréci, raccorni, desséché. Les sentiments peuvent s'exalter; l'âme peut se hausser, se rapprocher un peu de son idéal divin; elle peut lutter, tendre d'un incessant, d'un long effort à la conquête ou à l'accroissement des vertus morales, à la sainteté, à la perfection ou à une moindre imperfection; mais le cerveau, lui, ne peut guère s'étendre ni s'ouvrir. Les murs d'un monastère, l'inévitable et perpétuel contact des mêmes hommes enfermés dans le même horizon, fort borné, bien qu'ils aspirent au ciel; la monotonie d'une règle de vie commune, uniforme, invariable, mécanique, qui ne laisse rien à l'initiative individuelle, quels étouffoirs pour l'intelligence! comme l'on s'y encroûte! comme l'on s'y ratatine! comme l'on s'y rapetisse, si l'on cesse de se surveiller soi-même, si l'on se laisse aller! Comme l'on y devient machine! Comme toute personnalité y dépérit, s'y étouffe, s'y anéantit! Sans doute, il y a quelques exceptions. Quelques têtes émergent au-dessus de cette mer noire et plate; mais même ceux qui surnagent gardent une empreinte toute spéciale.

A notre époque, le cloître peut grandir moralement certains de ceux qui y vivent. Fort rares sont ceux qu'il a grandis intellectuellement ou artistiquement. Il ne peut plus être ce qu'il a été au Moyen Age ».

Huysmans me fit ensuite l'éloge de l'abbé de Ligugé, dom Bourigaud, « un bon petit vieux moine qui avait jadis étudié la peinture et qui l'aimait encore »; il me parla avec satisfaction de la maison qu'il se faisait construire à Ligugé, à peu de distance de l'abbaye, et où il devait vivre en oblat. « Comme site, ajouta-t-il, Ligugé ne vaut ni Solesmes, ni Saint-Maur-de-Glanfeuil (Maine-et-Loire), un autre vieux monastère bénédictin, que n'est actuellement que

prieuré. Mais à Ligugé les moines sont plus nombreux qu'à Saint-Maur; les offices y sont plus beaux : ils ont lieu dans une vieille et grande église, attenante à l'abbaye. A Saint-Maur, les moines n'ont qu'une chapelle fort ordinaire. Enfin à Ligugé il y a une gare d'où l'on se rend en une demi-heure environ, à Poitiers, siège d'une Université. A Saint-Maur, point de gare. La station de chemin de fer la moins éloignée est celle de Gennes. Et pour aller de Gennes à Saint-Maur, il faut traverser la Loire en bateau avec ses bagages; il n'y a point de pont ».

Huysmans me vanta ensuite les charmes particuliers de l'abbaye de Ligugé, du prieuré de Saint-Maur-de-Glanfeuil, de la grande, de la merveilleuse abbaye de Solesmes. Puis il reconnut que, de nos jours, le monachisme est un anachronisme.

*
* *

Quelques mois après, je le rencontrai à la gare de Poitiers. Il descendait d'un compartiment de seconde classe avec une dame et son mari, qui étaient de ses meilleurs amis. Tandis que nous causions sur le quai, M. Renou, archevêque de Tours, qui ramenait de Lourdes un pèlerinage de ses diocésains, s'arrêta tout près de nous. Huysmans le considéra quelques secondes. Il déclara inesthétique la bouche largement fendue de M. Renou ; il sourit de « l'épiscopolâtrie » des dévotes qui semblaient regarder leur archevêque comme une sorte d'idole; puis, il se tourna d'un autre côté, et nous parlâmes d'autre chose.

*
* *

Ces souvenirs déjà lointains, je les ai évoqués du fond de ma mémoire, tandis qu'en l'église Notre-Dame-des-Champs, à Paris, j'assistais aux obsèques de Huysmans. Près du cercueil où il gisait dans la mort, je les ai sentis renaître et revivre avec plus de force que jamais.

Dans le même temps, à quelques mètres de moi je voyais François Coppée, la face terreuse, amaigrie, ravagée par le mal, précurseur de la mort. Peut-être avait-il le pressentiment de sa fin prochaine. Il était profondément triste, soucieux, rêveur. Il s'abîma en une ardente prière pour l'éternel repos de celui qui, comme lui, avait connu la longue et « bonne souffrance », expiatoire du péché, et qui avait été son fidèle ami en littérature et en religion, devant les hommes et devant Dieu.

Ernest BAUCHARD.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

Devant le Saint-Office. — Le P. Billot, jésuite et professeur au Collège Romain, est chargé par sa Compagnie et subsidiairement par le Pape, de lier le fagot sur lequel l'Inquisition pontificale brûlera bientôt les ouvrages de Louis Duchesne, prélat de Sa Sainteté et membre de l'Académie française.

Ce n'est pas la première fois que l'Académie, en ses membres ecclésiastiques, subit la disgrâce du Vatican. Sans remonter bien haut, ni Lamennais, ni Dupanloup, ni Gratry, ni même Lacordaire ne furent sympathiques à la cour de Rome. Seule la médiocrité du cardinal Perraud y fut bien accueillie. Mais l'homme d'esprit qui lui succéda sous la coupole, le cardinal Mathieu, cessa de plaire à la mort de Léon XIII.

A quoi faut-il attribuer une défaveur aussi générale ? De méchantes langues accusent la valeur des suspects : ils seraient trop intelligents pour être de parfaits catholiques. Parmi tous les motifs allégués, les apologistes de métier n'en ont pas trouvé de plus vraisemblable.

M. Duchesne est en passe de subir le sort de ses prédécesseurs. Avant même d'avoir satisfait au protocole de la réception solennelle, il est traîné en accusé devant le Saint-Office où, naguère, il espérait siéger en robe rouge au rang des juges.

Au risque de fournir au rapporteur du Saint-Office un peu du bois dont il assortit ses fagots en vue du prochain autodafé, arrêtons-nous devant l'homme assez grand pour paraître redoutable aux jésuites qui, de longue main, ont préparé sa chute. Ils ne furent d'ailleurs pas les seuls.

Leur premier complice fut un ingrat : l'Institut catholique de Paris. Jadis L. Duchesne, déjà célèbre par son étude sur le *Liber Pontificalis*, lui prêta sa gloire en y occupant une chaire sur les instances de Mgr d'Hulst, qui avait beaucoup de peine à assurer les premiers pas de ce nouveau-né. Depuis, l'oratorien Baudrillart, successeur de Mgr d'Hulst, n'a pas craint de disputer âprement à Duchesne son fauteuil académique et ne lui pardonne pas sa vic-

toire. C'est ainsi que l'Institut catholique de Paris récompense les services de son ancien professeur.

Un autre complice, plus bruyant, meute furieuse qui appelle impatiemment la curée, c'est la meute royaliste, dont on connaît les attaches avec le Gesu et l'influence dans les antichambres de Pie X. Elle hait moins l'historien indépendant que le fonctionnaire de la République française et le rival heureux de M. de Cabrières, évêque de Montpellier. Celui-ci briguait avant M. Baudrillart la succession académique du cardinal Mathieu. Octogénaire, sans autre bagage littéraire qu'une préface de Paul Bourget en tête de ses œuvres pastorales, mais pourvu d'un titre sérieux à l'immortalité, son titre nobiliaire, M. de Cabrières était le candidat des ducs. On le disait même grand favori quand la mort de Costa de Beauregard permit à la roture de l'emporter sur le blason. M. de Cabrières ne fut pas élu. Mais le faubourg, humilié, se rabattit sur l'ancien paysan de Trévise pour venger la défaite de l'armorial. Pie X se dispose à obéir.

Voilà comment le concours de trois haines macérées longuement par l'ingratitude et l'envie s'apprête à donner le coup de grâce à la fortune ecclésiastique de M. Duchesne.

Quel est donc ce nouvel hérésiarque ?

A le juger par ses œuvres, c'est un sincère qui n'a pas toujours l'audace de la vérité mais qui ne cède jamais aux lâchetés du mensonge.

Aujourd'hui, c'est l'homme seul qui nous retient. Il vaut la peine d'être étudié en lui-même, car il est de ceux que leurs ouvrages n'expliquent guère mais, au contraire, dont la psychologie éclaire et fait ainsi mieux comprendre leurs ouvrages.

Louis Duchesne n'est pas un moderniste. Il n'est pas non plus un orthodoxe fanatique, aveugle et ignorant. Son libéralisme lui a ouvert les portes de l'Institut et fermé celles du Sacré-Collège. Sa critique aiguë et sarcastique a fait le tour des légendes chrétiennes et, s'il a beaucoup plus parlé des récentes que des primitives, il a du moins laissé entendre ce qu'il sait et ce qu'il pense de toutes.

Avec cela, il est fervent comme un enfant de chœur. Il raffole de cérémonies liturgiques, et quand il avouait naguère sa faiblesse pour une stalle de chanoine dans la cathédrale de Saint-Malo, il révélait une partie de son âme, qui n'est pas la moins passionnée.

Ce mélange de foi candide et de sagacité méfiante, de science

avertie et de piété instinctive, fait de cet homme le symbole de son époque, transition entre le mystère du passé et la lumière de l'avenir. Et c'est, en effet, comme type éminemment représentatif d'une ère de transition que Louis Duchesne est particulièrement intéressant.

Deux souvenirs personnels m'aideront à illustrer les deux aspects de cette physionomie.

Il y a dix ans, un jeune étudiant, épris d'histoire, et déjà enclin aux doutes critiques, l'interrogeait sur les premiers siècles du christianisme. C'était dans son appartement du Palais Farnèse. Sur le seuil de la porte, un buste souriant de J.-B. de Rossi encourageait le visiteur timide. A terre, parmi des livres effondrés, un superbe angora qui répondait au nom de Mommsen, taquinait un chat noir qui s'appelait Grisar. De temps à autre, le maître de céans excitait les deux lutteurs et son rire malicieux, soulignant le plaisir qu'il prenait à cette comédie de chambre, saluait de préférence la victoire de Mommsen et la confusion piteuse de Grisar — comme si Mommsen lui-même, l'historien protestant, eût pourfendu en vérité le Jésuite autrichien. — Bien en face d'une large verrière au delà de laquelle l'œil plongeait sur les mille dômes de la Ville Eternelle, la figure joviale et narquoise de L. Duchesne commentait chacune des paroles que décochaient les lèvres serrées, comme autant de flèches ne manquant jamais leur but et dégonflant une à une les baudruches de l'apologétique traditionnelle. Dans ma mémoire, où elles étaient religieusement logées, le trait s'enfonçait à la façon d'une vrille. Il y est resté. Ce jour-là, tandis que mon regard se heurtait à l'énorme coupole de Saint-Pierre où ma croyance ingénue voyait encore le triomphe symbolique de l'immutabilité papale, j'apprenais pour la première fois à redresser ses erreurs et à cataloguer ses variations.

Le lendemain, c'était fête au Séminaire Saint-Sulpice, vià delle Quattro Fontane. Dans la chapelle illuminée, de rares privilégiés assistaient au renouvellement annuel des promesses cléricales. Parmi les blancs surplis, j'eus quelque hésitation à reconnaître l'abbé Duchesne. Le visage spirituel était devenu grave ; les lèvres s'allongeaient, puis s'épanouissaient allègrement avec le cantique dont elles scandaient fortement la mesure, et l'on devinait que sur l'aile des strophes s'échappait l'âme tout entière, âme de piété et d'adoration.

Comment expliquer cette dualité qui n'est contradictoire qu'en apparence? Les siècles chrétiens ont contribué à pétrir la conscience moderne. Il n'est donc pas surprenant qu'elle éprouve ici leurs besoins de prière ou qu'ailleurs elle ne sache pas vaincre le pli de soumission intellectuelle qu'ils lui ont donné. Le sentiment religieux ira se transformant. Maintenant il révèle le passé là même où l'indépendance de l'esprit annonce déjà l'avenir, en ces êtres de transition dont je parlais plus haut et chez lesquels sans déchirement douloureux la piété fait bon ménage avec une critique audacieuse.

Cette entente ne saurait aller pourtant sans de certaines conditions. Il y faut une grande puissance d'atavisme religieux et le moins possible de théologie.

M. Duchesne fut trop remarquable historien dès avant son entrée dans les ordres pour avoir jamais excellé dans les arguties de la scolastique. La scolastique se venge de ses dédains en dépêchant contre lui les syllogismes du P. Billot. Ce sera, n'en doutez pas, le premier factum de théologien que M. Duchesne lira avec curiosité.

D'autre part, le savant prélat est Breton. L'âme du Celte aime le rêve, le mystère et par surcroit elle est irrémédiablement nostalgique. Tant de générations de marins ont passé sur elle avec leurs deuils prématurés et les vœux promis à sainte Anne! La mer sombre, houleuse et infinie l'a tant bercée de ses sanglots! Et la brume du large, ennemie du soleil et porteuse de songes, n'a-t-elle pas étendu son voile triste sur tous les berceaux? De là, chez les Bretons exilés une mélancolie que rien n'apaise et chez les Bretons incrédules le regret incurable de la chapelle dorée où brûlent autant de cierges qu'il y a de femmes attendant le père ou l'époux ballotté sur l'océan d'où souvent l'on ne revient pas. Renan ne cessa jamais d'éprouver ces sentiments. Dans ses lettres à Berthelot il les a traduits avec une intensité douloureuse, vraie plainte bretonne de celui qui sous les flots prêtait l'oreille au chant des cloches d'Ys. — Duchesne, plus robuste et moins tourmenté, ferme la sienne aux voix insidieuses de la critique lorsque, dans sa stalle de Saint-Malo, il baigne voluptueusement au sein des mélodies liturgiques son âme éclose parmi les bruyères et les ajoncs d'Arvor. Et quand, revenu dans son cabinet de travail, il reprend la loupe et le scalpel, il n'a pas tellement oublié les chants d'Eglise

qu'il ne garde envers les superstitions et les légendes exprimées dans ces chants un respect attendri. Voilà la cause de ses réticences adroites et des formules familières qui ressemblent à une cravache de fleurs. Elles remplissent leur office de justicières, mais avec révérence et, pour ainsi dire, avec l'amour des ombres qu'elles chassent. Parfois dur envers les hommes, M. Duchesne est indulgent aux institutions qui ont consolé la détresse humaine. Il leur pardonne jusqu'à l'inexistence si leur fantôme a séché des larmes. Et c'est avec mille précautions où perce une gratitude émue qu'il les relègue doucement au rang des chimères.

Au moment où il va être frappé, les modernistes s'inclinent très bas devant ce croyant qui est, au surplus, une pensée libre et une volonté hardie. Henry VANIÈRE.

Une aventure épiscopale. — M. Chapon, évêque de Nice, est un vieillard peureux. Elevé à l'école de Dupanloup, il est digne de son maître. Comme lui et comme tous les autres disciples qui dérobèrent un rayon de notoriété à la gloire de l'évêque d'Orléans, il ne parle de Rome qu'avec humeur, mais il se soumet, sans un geste d'impatience, aux injonctions romaines qu'il estime désastreuses à l'Eglise et à la France. Une maussaderie imperturbablement obéissante caractérisera toujours les catholiques libéraux. Qu'on en juge par ce nouvel exemple.

M. Chapon, ayant des vues pessimistes sur le décret relatif à l'âge de la première communion, mais n'osant pas les soutenir devant le Pape, a cru très habile de les diriger vers Rome par la voie indirecte en les épanchant dans la simarre de l'archevêque de Lyon, jadis son collègue à l'Evêché d'Orléans, le cardinal Coullié. Quelqu'un lui a joué le vilain tour de porter sa lettre au *Figaro*, sans doute afin de lui imposer les responsabilités qu'il refusait de prendre et de les aggraver, pour le punir, par une publicité bruyante. Aussitôt M. Chapon de revenir sur ses premiers dires, alléguant qu'il avait changé d'avis. La presse, aux gages du Vatican s'est émue. Elle réclame à grand fracas la crosse de l'évêque, car les temps ne sont plus où elle pourrait s'offrir la tête. Et le Pape gronde, il menace. Le prélat tremblant est mandé à Rome. Ses explications, ses excuses humiliées réussiront-elles à le sauver ? La parole, cette parole si malencontreusement hasardée sous le manteau indiscret de la cheminée archiépiscopale de Lyon, elle

n'est plus à l'évêque de Nice, impuissant d'ailleurs à la rattraper. Elle est à Pie X. Et la mansuétude n'assourdit guère sa voix rude, quand elle se fait entendre à un Français taxé d'insoumission.

La morale de cette histoire est double. Insistons peu sur l'âme que révèle en l'occurrence le héros de l'aventure. On dit qu'il eut jadis quelque bonté envers certains prêtres accusés de modernisme. Si l'affirmation est vraie, il sera ici beaucoup pardonné à M. Chapon. Et nous voilà condamnés à l'euphémisme pour exprimer comment, en l'espèce, il fut aussi malheureux que peu hardi. Son attitude, soit en écrivant la lettre au cardinal Coullié, soit en la rétractant, est tout le contraire de l'intrépidité. Puisse M. Chapon, dans les loisirs trop complets qui le menacent, méditer avec profit sur le proverbe : en toutes choses — même en prudence — l'excès est un défaut !

Une autre constatation — d'une gravité incalculable — se dégage de ce modeste fait divers. De plus en plus la Papauté absorbe et confisque les pouvoirs épiscopaux. Le droit divin des pasteurs, que revendique naïvement l'évêque de Nice, n'est plus que le droit de transmettre aux fidèles, sans observation possible, à plus forte raison sans une collaboration quelconque, les ordres du souverain pontificat. Nous touchons au terme de cette évolution déjà ancienne qui refoule vers un centre unique toutes les parcelles de l'autorité religieuse jadis disséminées dans les divers districts de la catholicité et fait du Pape l'idole, au sens strict du mot, qu'entrevoyait Montalembert après le Concile du Vatican. Désormais, il n'y a plus d'évêques, il n'y a même plus d'hommes dans l'Eglise, car il y est interdit de penser jusqu'aux plus respectueuses objections. Il n'y a qu'un troupeau servile, bêlant l'obéissance stupide à un seul maître qui s'arroge les privilèges d'un dieu. Ainsi va l'Eglise aux pires excès du paganisme décadent. Dès maintenant, elle atteint l'extrême limite où il faut déshonorer sa raison ou la renier pour lui demeurer fidèle.

La lettre de Mgr Chapon n'en garde pas moins la plus haute valeur en tant que document de la situation actuelle de l'épiscopat. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, la reproduire intégralement ; nous ne pouvions, en tout cas, passer sous silence le passage suivant qui nous montre l'état de servilité caractéristique, en lequel Rome tient les évêques.

« Ce qui rend plus douloureux encore la promulgation de ce

décret, c'est qu'il éclate pour ainsi dire à l'improviste, c'est qu'en ses termes absolus et impérieux il n'admet aucune atténuation, il ne ménage aucune transition, et nous précipite dans une révolution dont ses promoteurs ne semblent pas soupçonner la hardiesse et les périls ; c'est qu'en condamnant les statuts synodaux de tous les diocèses de France, *sans aucune exception,* il frappe, il désavoue l'épiscopat français dans l'œuvre laborieuse, féconde, où depuis plus d'un siècle il a dépensé le plus d'intelligence, de zèle, de dévouement à l'heure même où. ranimé par la lutte et grâce à cette admirable éclosion et à la coopération des catéchistes volontaires, cette œuvre atteignait son plus haut degré de prospérité et portait dans tous les diocèses des fruits qui nous consolaient et nous dédommageaient de tant d'échecs et de ruines. Et ce coup nous est porté publiquement, en face de nos peuples, au risque de discréditer notre autorité, sans que nous ayons été consultés ni même avertis dans une question si grave. On nous y compte pour si peu de chose, qu'il n'est pas même fait mention de nous, et que le nom de l'évêque n'est pas même prononcé, tandis que l'on y reconnaît explicitement les droits du curé, du confesseur, du père de famille et l'intervention très laïque de l'instituteur lui-même (on ne distingue même pas entre l'instituteur libre et l'instituteur laïque). A quoi se réduit donc désormais le *posuit episcopos regere ecclesiam Dei ?* C'est le triomphe de ces parents négligents qui n'ont cessé de se plaindre de nos exigences et de réclamer contre les règlements qui astreignaient leurs enfants à deux ou trois années de catéchisme ; c'est le triomphe aussi de ces prêtres tièdes qui pactisaient avec eux et nous accusaient de jansénisme eux aussi, et que nous avons dû tant de fois avertir, réprimander, frapper même pour obtenir que nos ordonnances soient observées. Ils ont aujourd'hui leur revanche, et quand, du haut de la chaire, ils liront le décret, nous n'aurons qu'à courber la tête. »

Une lettre des modernistes italiens à M. Nathan et une autre du Père Hyacinthe. — Nous reproduisons ci-dessous le texte d'une lettre qui vient d'avoir un grand retentissement et fut adressée par un groupe de prêtres modernistes à M. Nathan, maire de Rome, à l'occasion de son discours anticlérical de Porta Pia. Elle nous démontre que, non seulement tous les efforts des *camelots* du pape pour

impressionner les peuples en dénonçant ce discours comme un outrage infâme, un danger manifeste pour l'intégrité de la personne du pape, une offense au sentiment religieux, une provocante insulte aux catholiques de tous les pays, ne constituaient pas autre chose qu'une manœuvre pour exploiter l'incident au profit de leurs intérêts politiques, mais encore qu'ils n'avaient nullement le droit de parler au nom de tous les catholiques et de l'Eglise dans son entier. Certes, l'acte de solidarité des prêtres modernistes vaut bien les télégrammes officieux envoyés au pape par quelques comités diocésains !

Cette lettre nous montre aussi que, malgré toutes les mesures disciplinaires et tous les serments, les prêtres modernistes sont moins que jamais disposés à rendre les armes. Il s'agit pour eux de vaincre ou de mourir.

Voici cette lettre :

« Si l'applaudissement des modernistes italiens a quelque peu tardé à faire écho à la noble et chrétienne parole qui, grâce à vous, résonna ces jours-ci au Vatican, revendiquant, au nom d'une Rome plus vraie, les droits des opprimés, des proscrits, des martyrs, cela provient du fait que le groupe, qui avait considéré comme son devoir de prendre l'initiative de cette manifestation collective, n'a pas voulu se faire l'interprète des sentiments communs sans s'être préalablement assuré de l'approbation formelle des principaux groupements d'Italie. Aujourd'hui ces adhésions, et combien enthousiastes, sont venues, liste imposante composée des ressortissants des principales cités italiennes et aussi des capitales étrangères. Témoignages d'autant plus éloquents que plusieurs des signataires sont encore empêchés, pour l'instant, de se découvrir au grand jour, — ce qui ne peut, hélas, que confirmer le régime de coercition dans laquelle nos *frères* sont tenus par l'oligarchie vaticane.

En notre nom donc, et en celui de tous nos compagnons ecclésiastiques et laïques, nous vous adressons l'expression de notre chaleureuse reconnaissance. Dans cette journée du 20 septembre, retrouvant dans les traditions et les suggestions de la Ville Eternelle, la parole humaine et universelle de liberté, de dignité, de droit à la vie dont le Vatican ne sait plus être le héraut, vous avez vraiment parlé à la façon d'un Romain antique, sans peur, à la face des peuples ! La Rome de trois civilisations vous a investi du

mandat de proclamer les droits de l'homme auquel rien de ce qui est humain ne peut être étranger, et que l'homme doit être pour l'homme une chose sacrée. Tandis que la société moderne englobe, dans une même indifférence suprême, une religion et une Eglise qui en épuise toute la sève généreuse, vous, syndic de Rome et héritier des sublimes traditions italiques, vous n'avez pu rester sourd au cri d'angoisse clamé par le clergé de notre pays. Vous avez protesté contre la malédiction lancée aux formes les plus agissantes de la vie sociale et du progrès spirituel et scientifique. Vous avez signalé à tous l'attentat odieux et lâche de séquestrer, dans des centaines de séminaires, des jeunes gens sans résistance, les privant de tout contact avec la vie nationale et la pensée moderne, pour les jeter ensuite, dépouillés de leurs droits naturels et civils, dans le tourbillon de la vie, voués au désœuvrement, à la vulgarité et au suicide moral. Enfin, dans une parole qui passera à la postérité, vous avez démontré l'antithèse qui existe entre la conception du fils de Dieu qui se fait homme, et le dogme du fils de l'homme qui se fait Dieu sur la terre. Le Vatican a déjà essayé de protester, au nom de l'Eglise, contre vos affirmations, lesquelles ont brisé une longue tradition de réserves anachroniques et conventionnelles. Le Vatican, qui a étouffé les progrès du christianisme, n'a pas le droit de parler au nom de l'Eglise, parce que la meilleure partie de celle-ci ne veut pas, en Italie, se faire complice du programme papal, qui lutte ouvertement contre l'unité nationale, le progrès de la pensée et la liberté de la vie religieuse. Cependant, dans nos âmes, vit encore la suprême espérance que l'Eglise, en face du dilemme que lui intime l'humanité « d'être ou de n'être point », retrouve, dans les bas-fonds où elle se débat, la voie nouvelle qui lui permettra de devenir, comme le veut l'Evangile, la lumière du monde et le sel de la terre.

Au nom de tous ceux qui soupirent après la vérité dans la liberté, de tous ceux qui cherchent dans le christianisme une vie, et non une forme archaïque d'intellectualisme, au nom des prisonniers dans les geôles ecclésiastiques, nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui vous exprimer notre infinie reconnaissance et toute notre sympathie. »

D'autre part, le célèbre Père Hyacinthe, âme ouverte à tous les souffles de l'Esprit progressif, débordant de jeunesse et d'enthousiasme en dépit de son grand âge, a envoyé à M. Nathan sa

chaleureuse adhésion par la belle lettre suivante dont nous avons, les premiers, le plaisir de pouvoir offrir le texte à nos lecteurs :

A M. Nathan, Syndic de Rome.

Genève, le 20 octobre 1910.

Illustre Syndic,

Ma santé, éprouvée dans les derniers temps, ne m'a permis que tardivement de connaître votre beau discours du 20 septembre dernier. En souvenir de nos bonnes relations d'autrefois, mais surtout à cause de la valeur intrinsèque de ce discours, je me sens le devoir de vous en féliciter.

Moi-même, voici plus de quarante ans, dans une lettre adressée à l'un de mes amis, M. Massari, secrétaire de votre Chambre des Députés siégeant alors à Florence, j'écrivais ces paroles auxquelles il fit les honneurs de la tribune nationale : « Ce qui importe, ce n'est pas que le drapeau de l'Italie flotte au Capitole, c'est que son esprit pénètre au Vatican ».

Et telle est en effet la portée de votre révolution, la plus grande du XIXe siècle, si elle sait se comprendre et aller jusqu'au bout d'elle-même. Elle n'est pas étroitement ethnique, mais véritablement mondiale, et si elle a commencé par la destrution du pouvoir temporel des Papes, elle doit se terminer par la transformation radicale de leur pouvoir spirituel.

C'est ce que vous avez fait entendre, illustre Syndic, dans un très beau langage qui ne pouvait blesser qu'un fanatisme qui se croit religieux et une politique qui se dit libérale. Ce langage était bien à sa place dans la double solennité du lieu et de l'heure, la *Porta Pia* et le 20 septembre. Il était bien à sa place dans la bouche de l'élu de la Ville Eternelle, fils de la race prophétique d'Israël et disciple de ce grand Mazzini qui avait pris pour devise : « Dieu et le Peuple ». HYACINTHE LOYSON.

M. Nathan répondit à ces paroles par une lettre des plus aimables, où il constate avec plaisir le développement qu'est en train de prendre, particulièrement chez les peuples latins, le mouvement de réforme de l'Eglise catholique, entrepris il y a quarante ans environ, par l'illustre carme. Il termine en invitant amicalement ce dernier à passer un hiver à Rome.

Infiltrations maçonniques. — Le père Joseph Fontaine, de la Compagnie de Jésus, a naguère découvert des « infiltrations protestantes » dans le clergé français. Son digne confrère, le père Emmanuel Barbier vient de découvrir des « infiltrations maçonniques dans l'Eglise ».

Il les dénonce par une série d'articles publiés dans sa revue *La critique du libéralisme religieux, politique et social* (numéros des 1er mai, 1er et 15 août, 1er et 15 septembre).

« Comment se sont-elles produites? Comment s'exercent-elles même sous nos yeux? A quelles complicités ou à quels présomptueux entraînements sont-elles dues? C'est là l'explication qui demeure mystérieuse, ou, du moins, que nous ne saurions, pour l'heure, donner complète. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque nous sommes en présence d'un complot tramé avec une habileté satanique et poursuivi selon une méthode également prudente et savante, réglée par les calculs d'une haine aussi froide que féroce ».

Bien qu'il avoue ne pouvoir fournir aucune preuve péremptoire de ses dires, le père Barbier n'en affirme pas moins la certitude de son « invention » et il s'efforce de la prouver par *Il Santo* de Fogazzaro, la ligue de Munster contre l'index, la prétendue alliance spiritualiste formée par les occultistes, la résurrection du gnosticisme (gare à l'abbé Buonaiuti!), la théosophie, le martinisme et l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

Depuis Leo Taxil on n'a rien écrit de pareil.

Comme bien on pense, Pie X a été profondément ému de ces révélations. Aussi vient-il de faire adresser à tous les confesseurs qui ont le pouvoir d'absoudre les francs-maçons, l'ordre, non seulement d'interroger minutieusement, comme ils devaient le faire déjà, les pénitents sur les doctrines et les usages de la société et de les obliger à leur en remettre les livres, documents et insignes, mais encore de les forcer à révéler le nom des prêtres et des religieux qui pourraient faire partie *(si forte)* de cette secte *(eidem sectae)* ou de toute autre association semblable.

Un singulier incident. — Il vient de se produire au diocèse de Nottingham.

Deux prêtres de ce diocèse, M. Beale, curé de Saint-Edouard à Nottingham, et M. Howarth, curé de Corby avaient reçu, il y a une dizaine d'années, la prélature romaine, mais, sur les observations

du cardinal Vaughan, le bref qui leur conférait cette distinction avait été rapporté. Les deux ex-prélats continuèrent à desservir leurs paroisses.

En 1909, M. Howarth, accusé devant le Saint-Office par son évêque, Mgr. Brindle, fut invité à envoyer à Rome sa justification. Le curé écrivit au cardinal Rampolla pour lui demander de spécifier les accusations auxquelles il était en butte, afin de pouvoir les réfuter. Le prince de l'Eglise ne daigna pas lui répondre, mais il ordonna à l'évêque de déclarer publiquement qu'une association fondée par M. Howarth dans sa paroisse n'avait jamais reçu l'approbation du pape et que les indulgences accordées aux membres de cette association étaient fictives. Or, l'association fut approuvée par un rescrit papal, obtenu à la demande de Mgr. Bagshawe, le prédécesseur de Mgr. Brindle, et rien ne s'y est fait qui n'ait été sanctionné par Mgr. Brindle lui-même.

Voulant en appeler au pape, et pour être bien sûr que son cas serait examiné par Pie X en personne, M. Howarth résolut de faire quelque action d'éclat qui le fît déférer au souverain pontife. Il n'a rien trouvé de mieux que de se faire consacrer évêque et il a décidé son ami, M. Beale, à faire comme lui.

Le prélat consécrateur a été Mgr. Matthew, évêque ancien-catholique en Angleterre, dont les ordres sont incontestablement valides. Il a jugé que les deux prêtres romains, dont l'orthodoxie était garantie et la réputation intacte, avaient droit à la dignité épiscopale. Le fait accompli, les deux nouveaux évêques ont écrit au pape pour l'en informer.

Mgr. Brindle les a déclarés suspendus *a divinis*, mais sans pouvoir les faire expulser de leurs presbytères et leur enlever l'usage de leurs églises paroissiales. Et maintenant l'affaire est devant le pape.

Un appendice au *motu proprio* antimoderniste. — Pie X a senti le besoin de préciser davantage les mesures antimodernistes contenues dans le *motu proprio* « Sacrorum Antistitum » et dont nous avons parlé au numéro précédent de cette *Revue*. La Congrégation consistoriale vient, en effet, de publier un nouveau décret relatant les dispositions complémentaires prises par le Saint-Siège et dont voici le contenu :

« Les candidats ne pourront se présenter aux examens pour le

doctorat en théologie que s'ils fournissent la preuve d'avoir suivi un cours de philosophie *scholastique*. Les « Conseils de vigilance » contre les infiltrations modernistes, et dont l'Encyclique *Pascendi* exigeait l'établissement dans chaque diocèse, devront se réunir régulièrement tous les deux mois et les membres qui ne pourront assister à la séance seront tenus d'envoyer leurs rapports écrits. Chaque professeur de séminaire devra présenter le texte de ses cours à l'approbation préalable de ses supérieurs. Tous les prêtres seront obligés, avant le 31 décembre prochain, de prêter le serment antimoderniste. Ce serment sera renouvelé chaque année et les prêtres qui se trouvent éloignés d'une ville épiscopale devront en faire parvenir la formule, signée par eux, à l'évêque dont ils dépendent. »

« Ceux qui refuseront de signer, ou qui hésiteront seulement, seront aussitôt dénoncés au Saint-Office. Les évêques et les supérieurs des maisons religieuses n'octroyeront jamais le « celebret » à leurs prêtres sans indiquer en même temps si ces derniers sont autorisés ou non à prêcher. Les prêtres auxquels défense aura été faite de prêcher dans un diocèse ne pourront point prêcher dans un autre. »

Comme on voit, l'attitude vexatoire du Vatican vis-à-vis du clergé, qu'il traite comme le plus dangereux et le plus méprisable de ses ennemis, est loin de fléchir. Il faut avouer que ce bon clergé possède au suprême degré les vertus légendaires de la fameuse bête de somme qui, flagellée et rossée en conscience, se contente de braire et, résignée, continue à tendre l'échine. Mais patience, il y a une limite à tout, et l'avenir va nous réserver avant peu des surprises !

Parmi les victimes du nouveau décret, signalons le P. Semeria, auquel défense avait été faite de prêcher dans toute l'Italie septentrionale et qui se trouvait justement en tournée à Monteleone (Calabre). Le Vatican, impuissant à le frapper en face puisqu'il n'a pu le prendre en flagrant délit de modernisme, le frappe de façon détournée en l'obligeant à renoncer peu à peu à toute espèce d'activité et de vie. On dit que le P. Semeria, docile, a courbé le dos sous la houssine et les journaux cléricaux assurent qu'il ne fera pas le jeu des révoltés ; il fera donc celui du Vatican, affaire de goût et d'attitude ; il y a des gens qui préfèrent plier les reins que lever le chef !

On annonce, par contre, qu'en Allemagne un grand nombre de professeurs de théologie sont absolument décidés à ne point prêter le serment antimoderniste.

En confirmation de nos renséignements particuliers, nous venons de lire dans le *Temps* la dépêche suivante, datée de Munich, 24 octobre :

« D'après les journaux, le serment antimoderniste que le pape veut exiger du clergé a fait, de la part du gouvernement bavarois, l'objet de protestations à la suite desquelles le nonce aurait déclaré que le *motu proprio* ne serait pas appliqué en Bavière. La conférence des évêques bavarois s'était aussi prononcée contre ce serment et avait en outre décidé que les séminaires eux-mêmes décideraient quels journaux pourraient lire leurs élèves. »

L'on voit par là que le Vatican n'est fort qu'avec les soumis et les faibles, qu'ils soient évêques ou simples curés, et qu'en outre il continue toujours, au nom de sa prétendue infaillibilité, à employer deux poids et deux mesures.

Si la nouvelle est officiellement confirmée, nous reviendrons bientôt là-dessus. Nous ne nous plaindrions point, cependant, qu'un traitement spécial de rigueur fût appliqué au clergé des pays latins, car la réaction qui s'ensuivrait n'en serait que plus générale, et d'autant plus violente que l'oppression aurait été plus brutale et plus injuste.

Le Congrès de la « Ligue Démocratique » en Italie. — Le troisième Congrès de la Ligue Démocratique Nationale, qui n'est pas autre chose que l'ancien parti démo-chrétien, fondé par Don R. Murri, s'est tenu du 18 au 21 septembre à Imola. La question qui souleva les débats les plus vifs fut celle concernant l'orientation religieuse de la Ligue. Malgré l'opposition d'un petit nombre de membres, décidés à demeurer sous la tutelle dogmatique de l'Eglise et effarés par la menace de l'excommunication, l'assemblée vota en faveur d'une attitude carrément anticléricale, approuvant un ordre du jour présenté par M. Murri et où on lit :

« Le Congrès..... *considérant* le mensonge clérical et l'alliance du pharisèisme politico-ecclésiastique avec les intérêts et les partis de la Nation comme un des obstacles les plus graves à la défense et au développement des valeurs morales poursuivies par la Ligue ;

veut établir une distinction bien nette entre le cléricalisme et les enseignement essentiels, le vivant esprit du christianisme. Celui-ci, qu'une très longue tradition historique a intimement mêlé à la vie spirituelle du pays, et dont la démocratie attend encore de précieux avantages, est aujourd'hui comprimé et rendu en partie iuutile par la politique vaticane. Or, cependant que le parti *affirme* à nouveau sa propre incompétence et neutralité en matière strictement philosophico-religieuse et confessionnelle, il *propose :*

1° De continuer à combattre, par tous les moyens, sur le terrain politique et social, l'équivoque politico-religieuse dans toutes ses manifestations et à libérer de son joug les consciences asservies.

2° De travailler en vue d'un nouvel ordre de rapports entre la société religieuse et la société civile, tel qu'il est exigé par les institutions démocratiques et par la conscience religieuse elle-même..... »

Dans un discours précédant cet ordre du jour, l'honorable Murri avait fait les mêmes affirmations explicites d'anticléricalisme.

« Nous sommes catholiques, dit-il, mais contre le Vatican; nous sommes démocratiques, mais contre plusieurs partis démocratiques. Cette prétendue équivoque forme tout notre programme... Il n'existe peut-être pas parmi nous deux ou trois individus qui soient chrétiens de la même manière. Ce dont nous avons besoin, ce sont de consciences solides, de sentiments et d'enthousiasmes religieux. Cela nous suffit..... Nous nous sommes groupés dans l'espoir que l'Eglise saurait être démocratique, et cette confiance est le premier symptôme du catholicisme renaissant. L'ancien est en train de disparaître; la tentative du nouveau commence avec nous; en nous se trouvent les forces de cette religion de l'avenir..... Je suis entré dans l'Eglise et j'ai combattu ses batailles avec la fierté du soldat, mais j'ai dû constater ensuite que les hommes qui la gouvernent sont à la fois pleins de superbe et réactionnaires. J'ai eu trop de démêlés avec cette Eglise et grands sont les sacrifices que j'ai faits; les luttes que j'ai soutenues, les humiliations qu'on m'a infligées ne donnaient point le droit de penser que le jour où je serais condamné, je m'en irais tête basse. Je ne devais pas céder, je ne devais pas me désintéresser et j'ai réagi. Nous devons réagir contre ces hommes d'Eglise, qui ont été cruels envers nos aspirations. Le modernisme cherche les origines des attitudes cléricales, et il se demande comment il s'est fait qu'une religion qui devait

être une libération soit devenue un esclavage ; nous luttons contre cette religion, et personne ne peut interdire aux membres de la Ligue de combattre ce bon combat. Ne faisons pas de modernisme religieux dans la Ligue en tant que parti, mais n'ayons aucune crainte du modernisme. Il n'est pas possible de s'unir avec ceux qui ont organisé et organisent le peuple de façon à pouvoir mieux le dominer, le faire servir de piédestal à l'aristocratie de l'argent et étouffer la vraie démocratie. La Ligue ne veut et ne doit point changer de programme. Si la forme historique du catholicisme se meurt, un autre cycle renaît. Nous nous sentons entraînés par le grand courant qui emporte l'humanité vers la vie. »

Enfin, dans son discours d'adieu, l'honorable Murri, après avoir parlé de la Ligue comme d'un parti d'avant-garde, ajouta : « Les consciences qui aspirent au retour du pouvoir politique de l'Eglise sont les consciences malades. Pour notre propre compte, nous lutterons jusqu'à ce que ce triste rêve de domination terrestre de l'Eglise se soit à jamais évanoui et que triomphe l'esprit évangélique. »

Telle fut cette manifestation. Nos lecteurs ne devaient pas ignorer cet état d'esprit qui oriente, en Italie, toutes les forces vives et agissantes du pays vers un anticléricalisme toujours plus combattif et plus hostile à Rome.

La campagne antimoderniste en Italie. — Nous annoncions, dans notre dernier numéro, sous la rubrique : *Poignée de nouvelles,* la clôture, *sine die,* du séminaire de Pérouse, prescrite par le délégué apostolique de cette ville, Mgr Beda, et pour satisfaire aux ordres du Vatican. Nous ajoutions que cette mesure, soi-disant nécessitée par une urgence de réparations, était avant tout dictée par la volonté d'extirper, jusque dans leurs racines, les germes de libéralisme et de modernisme qui se développaient entre ses murs. Tout en dispersant ainsi les anciens élèves de Mgr Fracassini, on faisait coup double en éloignant définitivement de son siège l'évêque, Mgr Gentili, chargé d'années et d'amertumes, et auquel on reprochait d'avoir négligé de suivre plus qu'à la lettre les prescriptions de l'Encyclique *Pascendi* et de n'avoir pas sévi avec assez de zèle et de rigueur contre tout prêtre suspect de modernisme. Comme on voit, Pie, emporté par son zèle ardent, ne considère ni l'âge ni les services rendus quand il s'agit

d'accomplir son œuvre de *purification !* Elle fut perpétrée avec une imperturbable sérénité ; Mgr Fracassini fut réduit au silence, l'évêque, complice par faiblesse, expulsé, et l'on verrouilla le séminaire contaminé.

Comme il ne s'est jamais trouvé, dans des cas pareils, une seule voix pour protester, que jamais un cri d'indignation et de révolte n'est sorti de la gorge des victimes ou des spectateurs, que pas une âme n'a eu ce courage de réclamer, au nom des droits de la conscience et par respect de la justice, il est naturel et conforme à la bonne tradition ecclésiastique, que le chapitre de la cathédrale de Pérouse se soit prosterné dans la poussière, et avec les plus plates, les plus veules assurances de soumission, remercié humblement de sa bénignité le délégué apostolique. Pourtant, les dignes chanoines n'ont pas su aller jusqu'au bout et se laisser croire dupes des prétextes allégués par le Vatican ; ils ont maladroitement manifesté « leur douleur pour la mesure grave », expression qui serait évidemment déplacée dans un pareil document s'il ne s'agissait que de la fermeture du séminaire en vue d'une éventuelle restauration. Avouons, d'ailleurs, que le prétexte était admirablement choisi pour servir les intérêts du Vatican, puisqu'il ne prête point le flanc à des discussions qui auraient pu dégénérer en disputes violentes et compromettantes. En outre, il permet au séminaire de conserver son ancienne position juridique et d'en bénéficier vis-à-vis du Ministère de grâce, de justice et du culte.

Mais la mesure du Saint-Siège n'a pas été sans provoquer une vive fermentation parmi la population citadine. Il y avait, en effet, des séminaristes, qui, grâce à un droit héréditaire et familial, jouissaient aux études de places gratuites, et d'aucunss qui les avaient gagnées à la suite de concours réguliers ; les uns et les autres n'entendaient point se voir ainsi privés des moyens de s'instruire, d'autant plus que ces classes ecclésiastiques étant assimilées à des écoles privées, ils manquaient de titres légaux pour entrer dans les écoles publiques de l'Etat. La décision papale survenue à l'improviste et le délai trop court qui les séparait de la réouverture des cours leur rendaient impossible la préparation aux examens de la seconde session annuelle. De sorte que les pères de familles atteints dans leurs intérêts et les jeunes gens menacés ou d'abandonner leurs études, ou de perdre un temps considérable, entretien-

nent une agitation dont on ne peut prévoir encore exactement les conséquences. Du reste, cette manière de frapper à tort et à travers innocents et coupables, sans aucun préavis et sans le moindre souci de l'équité, est bien caractéristique de la méthode vaticane. Citons-en encore un exemple tout récent. Le Saint-Siège consentait une très maigre pension semestrielle à un prêtre de nos amis qui avait bien longtemps servi dans le ministère ecclésiastique mais avait été, avec de paternelles admonestations, suspendu momentanément parce qu'on le suspectait de sympathies modernistes. Cette pension était payée à la fin de chaque semestre et le malheureux ne possédait d'ailleurs, en dehors d'elle, guère d'autres ressources. Or, subitement, sans avis préalable, sans un mot d'explication, et au moment où notre ami s'attendait à recevoir le montant de sa pension pour solder ses minimes dépenses d'entretien, il se vit répondre, sans autres, que le Vatican avait jugé bon de la supprimer! Que l'Eglise se croie infaillible, personne, en voyant l'assurance avec laquelle elle agit, ne le mettra en doute et cela ne peut que faire sourire, mais qu'elle pousse l'inconscience et le manque de vergogne jusqu'à la malhonnêteté délibérée, cela vous jette franchement, après le premier moment d'indignation, dans des accès de douce gaîté!

L'Eglise sait, du reste, qu'elle peut compter sur la platitude chronique et générale du siècle et elle consent volontiers à l'échange. C'est ainsi qu'en se moquant de ses lecteurs, la *Correspondance de Rome* peut écrire, avec une tranquille impudence et un ton apocalyptique : « L'heure est sonnée. Il faut en finir avec cet amas répugnant d'hypocrisies équivoques et d'audacieux cynisme qui s'appelle la propagande moderniste, et dont le congrès *(de Berlin)* a enregistré l'alliance avec le christianisme..... athée ».

— On annonce de Rome la destitution de Mgr Luigi Chiesa, professeur au Collège de *Propaganda Fide*, et de l'abbé Nicola Turchi, également professeur au même endroit et auteur de la version italienne de l'*Histoire ancienne de l'Eglise* de Mgr Duschesne. Ni l'un ni l'autre n'étaient en réalité des modernistes, leur crime unique fut d'avoir entretenu des relations amicales avec quelques ecclésiastiques suspects de modernisme.

Il y a quelques mois, le pape avait également ordonné la destitution de l'abbé A. Manaresi, dont l'étude sur *Le Christianisme et*

l'Empire romain dans les trois premiers siècles vient d'être mise à l'Index. Sa charge de professeur au séminaire de Bologne lui avait été retirée pour la seule raison qu'on le soupçonnait aussi de modernisme.

La politique religieuse en Espagne. — Bien que l'attitude énergique de Canaléjas vis-à-vis du Vatican ait provoqué, parmi les milieux libéraux étrangers, la plus chaude sympathie, il semble, d'après des informations privées que nous venons de recevoir de la part de personnes compétentes et très liées avec le président du conseil espagnol, qu'elle ne paraît pas encore suffisamment décisive aux esprits vraiment progressifs de la nation. Quelle que puisse être, disent-ils, la valeur morale de ces prescriptions, le fait d'avoir autorisé des confessions protestantes, assez inconnues d'ailleurs, à bâtir des temples et à étaler leurs emblèmes au soleil, d'avoir dispensé les athées de jurer au nom de Dieu, ne peut évidemment permettre de parler déjà d'une nouvelle ère libérale et anticléricale. Car, quant au reste, on ne voit pas au juste les résultats utiles des mesures prises par le gouvernement. Celui-ci a, il est vrai, prié les congrégations de vouloir bien s'inscrire au registre de l'Etat, mais jusqu'ici les congrégationistes ne se sont guère laissé toucher par cette prière. En outre, le nouveau projet de loi en exigeant l'autorisation du Ministère de Grâce, de Justice et des Cultes pour l'établissement de nouvelles congrégations, vient de donner à celles-ci une existence légale dont elles ne pouvaient se vanter auparavant.

D'autre part encore, il n'est pas moins vrai que durant cinq mois à peine de gouvernement soi-disant anticlérical, l'Etat n'a pas payé moins de trente millions de francs à l'Eglise, qu'en deux semaines trois nouvelles maisons religieuses (dont l'une a coûté jusqu'à trois millions de francs) ont été solennellement inaugurées à Madrid même, que les Jésuites continuent de plus belle à arracher aux mourants des testaments en faveur de leur ordre et les couvents ne cessent de se peupler de pauvres et naïves filles, qui se leurrent elles-mêmes ou sont volontairement trompées sur de prétendus appels divins. En ce moment, en Espagne, on ne compte pas moins de 200,000 prêtres, tant réguliers que séculiers.

La politique de M. Canaléjas, anticléricale *jusqu'à un certain point* et reposant encore sur l'illusion qu'il est possible d'établir un

enseignement congrégationiste non fanatique, et de former une mentalité catholique qui ne soit pas ultramontaine, va-t-elle donc faire regretter le cléricalisme entêté mais ouvert de M. Maura et qui n'allait pas sans provoquer des réactions vivaces et salutaires? Aussi longtemps que la séparation absolue entre l'Eglise en l'Etat, en Espagne, ne sera pas prononcée, toute politique, même anticléricale, fera plus ou moins le jeu de la réaction. Le peuple espagnol réclame une solution nette et définitive de la question religieuse et un souffle de révolte désespérée peut provoquer des événements imprévus et tragiques. Les flammes de haine allumées par les fusillements de Barcelone sont loin d'être étouffées. Les couvents, conscients du sort qui les attend, font, dit-on, provision d'armes et se fortifient comme des forteresses. Il faut espérer que l'histoire contemporaine de l'Espagne n'ajoutera pas à son recueil d'autre page rouge; mais il est nécessaire, pour cela, que le gouvernement poursuive jusqu'au bout le programme de rédemption religieuse et sociale qu'il a solennellement annoncé et dont la nation attend avec impatience la réalisation.

A propos de la République anticléricale au Portugal. — Dissolution de toutes les congrégations religieuses, expulsion des jésuites et des religieux étrangers, confiscation de leurs biens, annonce d'une prochaine loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, laïcisation de l'école et de l'état civil, attitude d'hostilité ou de mépris vis-à-vis du Vatican, voilà les exploits les plus caractéristiques de la naissante république portugaise. La hâte avec laquelle tout ce programme anticlérical a été exécuté, nous montre que l'Eglise, non moins que la monarchie, était considérée depuis longtemps comme le plus grand obstacle au « risorgimento » de la nation. La faveur avec laquelle ces mesures ont été accueillies par le peuple, l'ardeur qu'il met à chasser les prêtres, à piller les couvents, nous fait bien voir quelle couche épaisse de rancune l'Eglise avait su accumuler dans l'âme populaire. Quel plus triste spectacle que celui d'une Eglise qui, tout en s'affirmant l'unique dépositaire de la vérité et la légitime héritière de la mission charitable de Jésus, sème à pleines mains la haine dans les cœurs et l'erreur dans les conciences.

Les nations modernes ne sont nées au progrès intellectuel et économique qu'en se débarrassant de sa tutelle. La lutte contre

Rome a toujours accompagné, comme un phénomène nécessaire, tout réveil national. En France, la bourgeoisie fut anticléricale pendant la Révolution, comme en Allemagne au moment de la constitution de l'Empire ; aujourd'hui les masses populaires, qu'on s'imaginait si profondément asservies à la domination ecclésiastique se découvrent, elles aussi, hostiles au cléricalisme. Car, et c'est là un fait avéré, cette Eglise qui aurait dû se montrer le soutien des faibles et l'asile des misérables, se trouva de tout temps l'alliée de la force et de l'opulence.

Aujourd'hui la France et le Portugal ont presque résolu le problème ; l'Espagne en fera bientôt autant et l'Italie, dont l'unité s'est établie aussi sur une base anticléricale, finira par se débarrasser de cette ivraie qui étouffe le grain.

On prétend que Pie X, dans une audience récente, aurait prononcé ces paroles : « Je désespère presque des races latines. » Pourtant ces races ont, bien plus que les autres, subi la tutelle directe et immédiate de l'Eglise ; il faut donc que son règne ait été bien néfaste, pour que toutes aient senti le besoin urgent de se retourner contre elle !

Les nations, filles de l'Eglise, finissent par lui adresser ces paroles de Jésus à sa mère : *quid tibi et mihi*, toutes, comme Théophile Braga, le génial président du gouvernement provisoire portugais s'écrieront bientôt : « Le Pape, qu'est-ce que c'est ? »

La révocation des curés par voie administrative. — Un décret qui vient de provoquer un grand scandale est celui de la Congrégation Consistoriale, édicté à la date du 2 septembre 1910, et touchant la discipline des curés. Jusqu'ici un évêque ne pouvait procéder au renvoi d'un curé qu'en suivant la voie ecclésiastique judiciaire. Cela sembla trop long et trop compliqué. Aujourd'hui une simple mesure administrative permet d'obtenir avec plus de certitude et de célérité, le même résultat.

Le décret prévoit neuf cas, dans lesquels l'évêque est autorisé à sévir par voie administrative : ceux de folie, d'impéritie et d'ignorance, de maladie incompatible avec les fonctions paroissiales, d'aversion populaire, de mauvaise réputation, de faute préjudiciable, de négligence dans le ministère, de désobéissance aux ordres épiscopaux et cela après deux admonestations, et enfin, dans le cas d'une « cause grave » quelconque. Cette dernière clause,

qui ne relève que du jugement personnel de l'évêque, rend, on le comprend de reste, tout à fait inutile, la spécification, d'ailleurs vague et imprécise, des autres cas « administratifs ». L'évêque invitera d'abord le curé à donner sa démission ; en cas de refus, il prononcera simplement sa destitution, assisté, en l'occurrence, par deux examinateurs synodaux. Si le curé fait appel, on procédera à un jugement de revision, pour lequel l'évêque sera assisté par deux autres curés à titre de consulteurs. On se demande quelle garantie d'impartialité peuvent bien présenter ces derniers dans un procès où l'évêque est en même temps juge et partie, et où les examinateurs et les consulteurs sont choisis et désignés par Sa grandeur !

Ces nouvelles mesures ne servent donc qu'à augmenter le pouvoir des gros bonnets de la hiérarchie sur le bas clergé, l'intention de Pie X étant de lier pieds et poings, et le plus rapidement possible, à tout ecclésiastique suspect de modernisme.

On cite, déjà, quelques applications de ce décret par certains évêques, ce qui vient de donner lieu à d'âpres commentaires. En Hongrie, l'évêque de Scepuce, Mgr Parvy a destitué les curés Richtor et Rudmay, coupables d'avoir été élus députés à la place de deux candidats cléricaux. Mais si les curés pleurent, les évêques, eux, ne rient point, et nous aurons prochainement l'occasion de parler des petites misères et vexations auxquelles le Vatican ne manque pas non plus de les soumettre.

POIGNÉE DE NOUVELLES

— Notre ami, l'ex-abbé Pierre Dabry, annonce la publication imminente d'un nouvel organe : *La France républicaine*, voué à l'éducation de l'électeur républicain français et qui l'amènera à comprendre et à remplir sa mission d'un idéal démocratique.

Notre confrère est en train de préparer une sorte de mémorial extrêmement intéressant où il exposera les motifs qui l'ont amené à quitter l'Eglise romaine. Nous y reviendrons.

— Avec l'an prochain, M. Battaini, directeur de la *Cultura moderna*, commencera la publication d'une « Bibliothèque économique de sciences religieuses modernes », ceci afin de répandre la culture religieuse. Cette collection comprendra des ouvrages

d'Harnack, de Lea, de Cheyne, etc. Chaque volume comptera de 200 à 250 pages au prix fixe de 2 fr. L'éditeur n'épargnera aucun frais pour procurer au public des éditions élégantes et soignées. Grâce aux soins de M. Battaini, paraîtront prochainement, en deux gros volumes, la traduction italienne de l'*Histoire du célibat ecclésiastique*, par M. Ch. Lea, puis l'*Histoire de la confession auriculaire*, du même auteur. Nous serons avertis ultérieurement des conditions de vente. En attendant, nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés qu'ils jouiront spécialement d'un escompte de 25 $^0/_0$ et nous adressons, de ce fait, à M. Battaini, nos plus chaleureux remerciements.

— Notre ami et collaborateur, M. Pey-Ordeix, vient d'obtenir de M. J. Nackens, directeur du journal bien connu *El Motin* l'autorisation de disposer hebdomadairement de deux pages spécialement réservées aux nouvelles concernant le clergé et qui s'imprimeront sous la rubrique : *El Motin ecclesiástico*. On y traitera de toutes les questions touchant les ecclésiastiques et y fera de la bonne propagande moderniste. Un tirage à part de ces deux pages permettra de distribuer à un nombre plus considérable encore de prêtres cette semence de liberté et de vérité.

— La baronne E. Handel-Mazetti, particulièrement visée par la récente condamnation du modernisme littéraire, proteste, dans une lettre adressée aux journaux cléricaux autrichiens, contre la suspicion de modernisme qu'on a voulu jeter sur toute son activité littéraire. « Dieu, dit-elle, m'a appelée à combattre par la plume le bon combat pacifique en faveur de la sainte Eglise catholique. Mon plus grand désir est de servir cette Mère de toutes mes forces et de me consacrer toujours à son service... » Madame la Baronne ignore-t-elle encore qu'aujourd'hui le devoir de tout bon catholique n'est pas le moins du monde de se vouer au service de la religion ou de l'Eglise, mais bien plutôt de n'avoir d'autre pensée que celle du Pape, d'autre volonté que celle de servir ses intérêts? A Rome, un fripon orthodoxe sera prisé bien davantage que le héros de son beau roman : *Jesse und Maria !*

— Il paraît qu'il est nécessaire de troubler le repos des fidèles, même après leur mort ! On parle, en effet, à Rome, de remettre en vigueur un décret, datant déjà du concile de Trente mais à peu près tombé en désuétude, et suivant lequel « les curés se verraient obligés de refuser la sépulture religieuse à quiconque n'aurait pas

accompli le double précepte de la confession et de la communion pascales, du moins dans le cas où le pécheur ne serait pas expressément venu à résipiscence au moment du trépas, et où aucun prêtre ne pourrait témoigner positivement de ce repentir et de cette réparation *in extremis* ».

Si l'on songe qu'à Paris, seulement, sur cent personnes qui meurent, une quinzaine à peine reçoivent les sacrements, on peut prévoir que la stricte application de ce décret aura comme conséquence immédiate une augmentation prodigieuse des enterrements civils et, comme effet tangible, celui de tarir une des principales ressources du clergé !

— Pie X aurait pu dire : « Vous reconnaîtrez mes disciples en ceci, qu'ils se dénoncent l'un l'autre ! » C'est par là, également, que se distinguent les cardinaux fidèles des cardinaux suspects. L'un de ceux-là est sans doute le cardinal Kopp, archevêque de Breslau. Dans une lettre privée, adressée à la personnalité très en vue de l'« Association des Dames catholiques », il avait dénoncé les catholiquesdu Rhin, y compris le cardinal Fischer, de Cologne comme étant infectés de modernisme. Ceci se révélait par le caractère interconfessionnel de leur parti, par leur tolérance en matière religieuse, etc. A la suite de cette lettre, la Curie de Rome envoya à Cologne Mgr Dondini, secrétaire de la congrégation des Etudes, pour y faire une enquête. Le résultat de celle-ci fut que le cardinal Fischer devait être mis à l'abri de toute suspicion, tandis que l'orientation politico-religieuse du parti, la *Kölnische Richtung*, dont nous avons déjà parlé, le rendait au contraire fortement suspect. Il est vrai qu'une accusation toute semblable de modernisme a été émise dernièrement par la *Kölnische Volkszeitung* contre les « Messieurs de l'orientation de Berlin : *Die Herren von der Richtung Berlin !*

— Depuis quelque temps, des journaux d'allure extrêmement modérée et libérale, mais qui ne sont pas absolument orthodoxes, viennent d'être supprimés dans les salles de lecture et cercles catholiques parisiens. Cette mesure serait une conséquence des sévères instructions reçues de Rome contre le modernisme. Le plus sûr serait de faire défense à tous les catholiques de lire aucune revue, de s'abonner à aucun journal, ceci à l'instar des séminaristes. Nous adressons humblement ce conseil à Pie, si, par hasard, il n'y a déjà songé.

— Il vient de se constituer à Naples un « Comité international d'agitation contre la Loi du Célibat », ayant pour but d'intensifier la propagande anticélibataire et de coordonner les efforts de tous. Dans sa première séance, le comité a décidé la fondation d'une caisse de résistance, administrée *seulement* par des prêtres. Une souscription est ouverte, à cette fin, dans les « Battaglie d'Oggi ». Nous reviendrons bientôt plus amplement sur ce sujet. En attendant, nous nous chargeons de faire parvenir au comité les adhésions et les souscriptions adressées, pour ce but, à notre *Revue*.

— Un journal clérical de Genève publiait dernièrement une lettre de son directeur, contenant le récit d'une audience que le pape venait de lui accorder. Le Saint-Père se montre admirablement au courant « de tout ce qui se passe à Genève », de « l'œuvre de la presse catholique », à laquelle « il veut bien attribuer la plus haute importance », des brochures qui y mettent la ville en émoi, enfin d'une certaine revue moderniste, qui paraissait tout d'abord le préoccuper quelque peu. Par bonheur, le directeur en question peut tranquilliser complètement le Saint-Père sur ce point, en l'assurant de « l'insignifiance absolue de cette publication ». Le cardinal Merry del Val, qui lui aussi, s'en était montré préoccupé la veille et n'avait pu s'empêcher d'en demander des nouvelles, est à son tour fort rassuré, de sorte que voilà le Vatican renseigné au plus près et, comme le rapporte le référendaire, il n'y attachera plus « aucune importance ». La « Revue moderniste » est « à peine connue à Genève » et elle est rédigée « par des apostats venus de divers endroits et même d'Italie », ainsi que « par des protestants également de diverses nations ».

Ce sont là des joyeusetés pleines d'imprévu, ainsi que de l'histoire *ad usum Delphini*.

Le susdit directeur s'est, paraît-il, abondamment repu de bénédictions papales ; nous nous trouvons en trop bonne compagnie au milieu de tous ces « excommuniés » pour les lui envier. Car si Pie X est prêt à « tendre sa mule » aux journalistes bassement calomniateurs et imbus de haineuse intolérance, pourvu qu'ils défendent ses intérêts politiques, nous ne pensons pas qu'il existe à Genève un honnête homme, à quelque parti qu'il appartienne, qui consentirait à « tendre la main » à celui qui, naguère, écrivit l'article vipérin intitulé : « Le faux veuf Loyson » !

— Le célèbre Père Rose, ancien professeur à la Faculté de

théologie de Fribourg (Suisse), vient de quitter définitivement l'Eglise. Nous donnerons de plus amples détails de cet événement dans une note de chronique du numéro prochain.

LETTRE A L'ÉDITEUR

Glasgow (Ecosse), le 27 septembre 1910.

Monsieur le Directeur,

Il paraît qu'à Rome on parle de changements à opérer dans la législation ecclésiastique actuelle afin de faciliter le remplacement et, au besoin, la destitution des curés. Il est fort probable que la nouvelle législation servira à tracasser les prêtres suspects de modernisme. A ce sujet, n'y aurait-il pas certains avantages à rechercher de quelle façon les prêtres pourraient revendiquer leurs droits devant la loi civile et en divers pays. Dernièrement, en Angleterre, on a vu les tribunaux attribuer une forte indemnité au simple membre d'un club qu'on avait expulsé sans raison suffisante. Il est à croire qu'un prêtre suspendu aurait tout avantage à intenter, lui aussi, un procès à l'évêque coupable. C'est là une question qu'on pourrait peut-être utilement discuter dans votre excellente revue. *Un ami inconnu.*

La question soulevée par notre « ami inconnu » est, en effet, fort intéressante et d'actualité, aussi nous consentons volontiers à la traiter à fond dans la *Revue*. A cette fin, nous nous sommes adressés, en différents pays, à quelques juristes des plus compétents, et nous espérons pouvoir bientôt enregistrer leur réponse. Il est certain que les prêtres, habitués à l'obéissance aveugle et à l'exploitation absolue de toutes leurs facultés, ne se sont jamais suffisamment préoccupés de leurs droits d'hommes et de citoyens, membres d'une société organisée. Ce régime de serfs « taillables et corvéables à merci » doit cesser, et nous ferons notre possible pour assurer le triomphe de cette initiative humanitaire.

BIBLIOGRAPHIE

Giorgio Bartoli, **Der Untergang Roms.** Geschichtliche und psychologische Studie. Autorisierte Uebersetzung aus dem Italienischen von F. Pfäfflin. Leipzig, Verlag von Arwed Strauch. Preis brosch. Mk 5 —, geb. Mk 6.

La lecture de ce livre du célèbre ex-jésuite et ex-rédacteur de la *Civiltà Cattolica* est des plus attachantes et instructives. Bien

qu'il soit écrit sans prétentions littéraires et peut-être à cause de cela, il se lit avec infiniment de facilité et de plaisir. Les personnages y sont vivants, les caractères vigoureusement burinés et les analyses psychologiques pénétrantes et fines. Mais son véritable attrait est constitué par la description du milieu dans lequel il nous introduit. C'est bien là la Rome cléricale, avec ses cardinaux et ses prélats, fanatiques, opportunistes ou faibles, avec les dessous mesquins et terre à terre de sa politique, ses hostilités contre les libres aspirations de l'âme moderne. On y assiste à l'apparition du modernisme, à la genèse de l'Encyclique *Pascendi* et de sa réfutation : « Il programma dei modernisti ». L'idéal religieux de l'auteur est celui du fidèle disciple de l'évangile et il est aisé de reconnaître, dans les vicissitudes de don Octavio, le héros du roman, les péripéties de la lutte et l'évolution intérieure de l'auteur même. Un souffle de sincérité, de liberté, d'élévation morale et de charité ardente s'élève de toutes ces pages ; la dégénérescence du milieu où il nous introduit nous fait bien vivement sentir, par contraste, la fin prochaine de la Rome pontificale, sceptique, aveugle et réactionnaire. X.

LIVRES REÇUS :

G. SAITTA. *La Scolastica nel secolo XVI e la Politica dei Gesuiti.* Torino, Bocca (Biblioteca di Scienze moderne, nº 195), 1911. Prix : 4 fr.

Reunion and Rome, by the Rev. Percy Dearmer, M. A., London and Oxford, Mowbray, 1910. Prix : 1 sh.

NATHAN SÖDERBLOM. *Religionsproblemet inom katolicism och protestantism.* Vol. II, Stockholm, Gebers. Prix : 4 fr. 75.

G. TYRRELL. *De Charybde à Scilla*, ancienne et nouvelle théologie. Paris, E. Nourry (62, rue des Ecoles), 1910.

JEAN D'ALMA. *Philon d'Alexandrie et le quatrième Evangile.* Paris, E. Nourry, 1910. Prix : 1 fr. 25.

Dr ROUBY. *La Vérité sur Lourdes.* Paris, E. Nourry, 1910. Prix : 7 fr. 50.

RAOUL GOUT. *L'Affaire Tyrrell,* avec la traduction intégrale d'un Mémoire inédit adressé au Général des Jésuites et d'autres documents inédits. En souscription. Prix à fixer.

MAURICE PERNOT. *La Politique de Pie X* (1906-1910). Modernistes — Affaires de France — Catholiques d'Allemagne et d'Italie — Réformes romaines — La Correspondance de Rome et la France. Préface d'E. BOUTROUX. Paris, Félix Alcan (108, boul. Saint-Germain), 1910. Prix : 3 fr. 50.

OFICIO DIVINO DE LA IGLESIA FILIPINA INDEPENDIENTE. *Primera parte :* Novísimo Evangelio. *Secunda parte :* Culto eucarístico. Editeur : Isabelo de los Reyes. Barcelona, 1906.

BIBLIA FILIPINA. Primera piedra para un *Génesis científico,* expuesto según las rectificaciones de Jesús. *En cours de publication.*

Nous donnerons compte dans le prochain numéro des livres reçus.

Les Droits de l'Homme

Journal hebdomadaire indépendant.

Tous les droits pour tous les devoirs.

Directeur : PAUL HYACINTHE LOYSON

DIRECTION & RÉDACTION :
110, Rue du Bac, 110, PARIS

ABONNEMENTS :

	Par An.
France	5 fr.
Etranger	8 »

ADMINISTRATION :

Pour la France — E. PELLETAN, Editeur, 125, Boul. St-Germain, Paris.

Pour l'Etranger — SCHLEICHER Frères, Editeurs, 8, r. Monsieur-le-Prince, Paris.

Qui nous sommes
Ce que nous voulons

Nous sommes las d'entendre répéter que la République fut belle sous l'Empire : nous la voulons belle sous la République. Il y eut cependant une heure où elle le fut, où, dans une crise de conscience, son idéal resplendit. Mais, une fois l'injustice réparée, la victoire fut la dangereuse épreuve des vainqueurs. Combien, dans le triomphe de l'idée, ne virent que l'occasion d'un butin ! Or une République de politiciens et de jouisseurs, une République sans idéal n'est pas la nôtre ; elle n'est que la parodie d'elle-même, une reprise de l'ancien régime sans le prestige de la monarchie. Qu'on n'aille pas toutefois déclarer que la République est en faillite parce que certains républicains sont en banqueroute. Nous ne laisserons pas les réacteurs être les seuls à faire la critique des hommes, pas plus, d'ailleurs, que nous ne permettrons à certains démocrates suspects d'être les seuls à défendre l'Idée.

Cette Idée, c'est nous, républicains de principe, qui en gardons la tradition, puisée aux sources de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution, et nous l'affirmons toute par ces seuls mots : les **Droits de l'Homme.**

Mais ces **Droits,** nous prétendons les définir intégralement d'après les **Devoirs** dont ils émanent. Cette claire notion du « bloc » des droits et des devoirs nous paraît tristement obscurcie depuis quelques années. « Chacun pour soi et personne pour tous », telle semble être la devise qui a supplanté dans nos mœurs et dans notre vie publique celle de : « Un pour tous, tous pour un. » Or sans l'accomplissement des devoirs, pas de revendication des droits.

Politiquement et socialement, nous estimons qu'il est une éternelle « Affaire » dont la revision bien plus ample reste à l'ordre du jour du devoir civique : **La Révolution de justice légale doit se prolonger en Révolution sociale.** Nous collaborerons fraternellement avec les instaurateurs de la cité future, jusqu'à la limite

où la conquête du bien-être matériel se ferait aux dépens de la liberté morale de l'individu ; mais nous combattrons résolument l'intronisation de la violence, anarchie de droite comme anarchie de gauche, persuadés que la Démocratie ne se réalisera que par l'éducation, par la raison, par la conscience.

Au point de vue international, la situation actuelle de la France dans le monde lui fait un devoir inéluctable de rester forte militairement pour assurer son intégrité et le respect de l'Idée qu'elle représente ; mais au nom même de ce principe, fidèles à l'espoir du désarmement par le Droit, nous ne répétons pas seulement : « Tout ce qui est national est nôtre » ; nous disons, nous : « Tout ce qui est humain est nôtre ».

Philosophiquement, nous réclamant des méthodes de la pensée libre et des droits de la croyance libre, nous répudions également le fanatisme clérical et le sectarisme anticlérical ; estimant que le sentiment religieux doit être lui-même laïcisé, nous en appelons à tous les croyants sans Eglise.

En ce qui concerne enfin les Arts et les Lettres, nous soutiendrons tous les créateurs qui nous feront penser pour agir, ou qui, simplement, nous vivifieront par la beauté, celle-ci n'étant que « la splendeur du vrai ». Mais nous dénoncerons les spéculateurs de décadence qui, ayant contaminé la vie, se meurent de leur propre corruption.

Telle est l'œuvre à laquelle nous convions tous les bons vouloirs : le relèvement de la France par l'idéalisme, le progrès du Monde par la justice. LA DIRECTION

Genève. — Imp. Albert Kündig